

Le journal de Saturnin

écrit par la classe de 3e de Pierre-Eric Jel du collège Paul Langevin de Sallaumines
année scolaire 2017-2018

avec Michaël Moslonka – romancier

www.michael-moslonka.com

Une belle époque...
du 8 mars au 1er août 1914

Le 8 mars 1914,

Lille

J'étais sur la route pour rentrer chez moi avec Paul, un copain d'enfance. Comme c'était son anniversaire, il a eu 17 ans, je lui ai donné 3 francs. Gérard était avec nous. Il a 16 ans comme moi.

Ensemble, on parlait de nos belles conneries qu'on a pu faire pendant notre enfance. On en a parlé pendant deux heures. On s'est rappelé de Pierre Dupuis, notre voisin, qui était en colère quand on lui jetait des œufs. On a même cassé sa porte en jouant à la balle. On lançait aussi de l'eau aux passants en pleine tête pour les voir s'énerver.

Paul et Gérard sont des garçons calmes en général, mais, à chaque fois que j'ai une farce en tête, ils me suivent avec plaisir. Ce sont de bons moments passés ensemble. Je veux continuer à faire des farces avec mes amis. C'est marrant de piéger des inconnus ou les personnes que l'on aime. Et puis cela reste de bons souvenirs partagés avec mes copains, même si, parfois, je me prends de sacrées danses.

Quand je suis rentré à la maison, ma mère m'a dit que je devais aller chercher du charbon pour le feu. Comme je n'en avais pas envie, j'ai pris tout mon temps pour remplir le seau. Le feu était mort quand je suis rentré. Ma mère m'a pris la tête toute la soirée. Mon père était affaibli, donc, il ne m'a pas fait la leçon. Il est malade. Je ne sais pas ce qu'il a, juste qu'il a très mal au torse. Mon frère Gustave, lui, était furieux. Il a doublé mes corvées.

Le lendemain matin, je suis allé voir ma mère pour m'excuser. À ce moment-là, je me suis senti mal d'avoir fait cela. Je pense qu'il faudrait que je me fasse pardonner en allant chercher plus souvent du charbon et plus vite.

*Le 13 mars 1914,
assis sur le canapé*

Je suis assis sur le canapé. Je pense à combien de roues j'ai pu mettre aujourd'hui à la fabrique de voitures. Ce n'est pas ce que je veux comme vie... Ce que j'espère le plus, c'est qu'un jour, avec Paulette, on puisse partir loin de tout ça. Vivre à la campagne dans une jolie petite maison. Mais la seule chose que je peux lui offrir comme lieu d'habitation est la maison de mes parents à côté de mon usine.

Habiter à côté de l'usine est déplaisant. Ça ne sent pas bon. Ce n'est pas comparable aux odeurs des champs de la campagne. Et puis, l'usine fait un bruit à en devenir sourd, contrairement à la campagne où tout est calme, où l'en entend que les oiseaux chanter. Quand je rentre du travail, je suis couvert de graisse. J'espère, un jour, être couvert de terre épuisé d'avoir cultivé des légumes. Alors, Paulette me fera un massage, elle ira préparer le dîner avant d'aller nourrir les poules parce que je me serai endormi sur le canapé devant mon journal sans m'en être rendu compte... Bien sûr, cultiver les légumes sera épuisant, mais le travail sera bien moins fatiguant qu'à l'usine.

Je passe mes journées dans cette usine. Dans mon quartier, j'y vois les mêmes personnes. On travaille tous à la fabrique. À la campagne, je pourrais rencontrer de nouvelles personnes et me sentir libre !

*Le 22 mars 1914,
Lille (dans ma chambre)*

Un jour, avec mon frère Gustave, on a couru dans le jardin pour arriver en premier au cabinet. Et c'est moi qui ai été le plus vite alors il a attendu devant la porte.

À côté de la porte, il y avait un tube de Seccotine. Soudain, une idée m'est venue. J'ai mis de la colle sur le tour de la cuvette et je suis sorti comme si de rien était. Mon grand frère s'est assis, il a fait ses besoins solides et d'un coup il ne pouvait plus se lever. Et, comme, il s'est douté que c'était moi, il a hurlé « SATURNIIIIIIIN, je vais te tuer ! »

Je me suis caché dans le grenier pour lui échapper. Puis, après en être sorti, je n'ai plus parlé de toute la journée me faisant le plus discret possible.

Le soir, je suis allé voir Gérard et Paul. Je leur ai tout de suite raconté la farce que j'ai faite à Gustave. Ils ont ri avec éclats. Cette farce était trop marrante ! À cet instant-là, j'ai eu le sentiment d'avoir assuré. J'ai vécu un merveilleux moment, mais ce n'était pas le cas pour mon grand frère.

Quand il est rentré à la maison et qu'il est monté se coucher, je faisais semblant de dormir. Mais je l'ai entendu me dire : « Saturnin, j'en ai marre de tes blagues ! C'est toujours comme ça avec toi ! Grandit un peu dans ta tête ! »

Après, j'ai pensé que j'y étais peut-être allé un peu fort. Donc, au final, je me suis excusé. Je lui ai juré que, la prochaine fois, je ferai attention... à lui faire des blagues moins embêtantes !

*Le 23 mars 1914,
Dans ma chambre (Lille)*

J'étais allé manger chez ma tante. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vue. Elle habite à Roubaix. Ma tante Catherine est plutôt sévère, mais elle sait être très gentille quand il le faut et très attentionnée aussi.

Ma chère tante avait cuisiné des épinards avec des pommes de terre. Je n'aime pas les épinards, mais je ne voulais pas le lui dire. Son chien Rex, un berger allemand, était allongé sur le tapis d'entrée de la cuisine. Je l'ai appelé en-dessous de la table pour lui donner mes épinards. Sauf que quand je lui ai donné mon assiette, Rex n'a mangé que les pommes-de-terre et m'a laissé les épinards. Quand ma tante a vu que j'avais donné toute mon assiette à Rex, elle m'a crié dessus. Puis elle a mis Rex dehors avec un air très, très sévère. Pauvre Rex, c'était ma faute, pas la sienne. C'est moi qui l'avais appelé...

J'ai raconté une blague à ma tante Catherine pour la détendre, car je sais qu'elle aime beaucoup l'humour. Cette blague : c'était : « Pourquoi la France est-elle bien avec l'Angleterre ? Parce qu'elles se tiennent par la manche. » Et nous sommes partis en fou rire. Ma chère tante a vite oublié ma bêtise. J'étais fier de ma blague. Je suis vraiment content d'être allé dîner chez ma tante. Mais je détesterai toujours autant les épinards !

Le 24 avril 1914,

À Lille, chez moi

Aujourd'hui, j'ai encore fait une connerie. Dans l'usine où je travaille, je connais bien Jean. C'est un ami. Mon patron, Monsieur Harry, m'a demandé de lui rendre un service, c'était de l'aider à porter un moteur et de le mettre dans une voiture, car la chèvre était cassée. Mon patron était avec deux collègues.

J'ai accepté de l'aider, car je voyais bien qu'ils avaient du mal à avancer.

On portait chacun une partie du moteur. On n'avait pas le droit à l'erreur car ce moteur coûtait très cher.

J'ai vu Jean au loin. Comme un imbécile, je lui ai fait signe de la main, si bien que j'ai lâché le moteur et il est tombé car il était trop lourd pour deux personnes. Monsieur Harry était furieux. Il m'a enguirlandait comme pas possible. Du coin de l'œil, je voyais les collègues qui se moquaient de moi. J'étais gêné par cette situation...

À la fin de mon poste, mon patron m'a convoqué dans son bureau et il m'a dit que je n'aurais pas de salaire pendant 3 mois. Je l'ai caché à Paulette. Par contre, je l'ai annoncé à mes parents. Ils étaient furieux. À cause de ma bêtise, j'ai privé de loisirs toute la famille : les sorties à la ducasse, ou encore au bar pour mon père. Mon frère et moi, on est les seuls à ramener des sous à la maison car papa est malade. Et puis, je ne peux plus payer la bague de mariage que je voulais acheter avec mon salaire...

Le 4 mai 1914,
dans mon lit

J'en ai marre ! À l'usine, c'est toujours moi qui prends, même au travail. Monsieur Harry me persécute. Il m'engueule tout le temps. Juste parce que je suis maladroit et farceur. De toute façon, il ne comprend rien à mes farces.

Aujourd'hui, j'ai fait tomber un pot rempli de vis, alors, les collègues ont commencé à me charrier. Et le chef d'atelier m'a crié dessus. Juste pour un pot rempli de vis !

Depuis un moment, ça n'arrête pas. Tout le monde s'y met. Jean aussi. Il rigole de mon comportement. Je suis simplement maladroit. Pas un souffre-douleur !

Je ne veux pas en parler à mes proches. Mon frère et mes parents ne me comprendraient pas. Quant à Paul et à Gérard, je ne leur ai rien dit. J'ai peur qu'ils se moquent de moi et ne m'aident pas.

J'ai décidé d'aller voir Paulette pour lui expliquer mes problèmes à l'usine. Je sais qu'elle m'écouterait, elle. Je vais dans la cuisine pour me faire beau. Puis je vois la bassine. Oh ! J'ai une superbe idée : je vais la remplir d'eau, la poser sur le haut de la porte de notre chambre, comme je sais que Gustave y va souvent vers 18h en rentrant du travail... Je pose la bassine sur le haut de la porte et j'attends qu'il rentre. Enfin je l'entends rentrer. Il monte. Il pousse la porte et reçoit l'eau plus la bassine sur la tête. J'éclate de rire et oublie tous mes soucis.

Gustave m'a donné une sacrée danse ; peu importe, j'ai bien rigolé quand même ! Je pense bien recommencer et faire cette expérience sur d'autres personnes seulement pour me moquer de leur tête, de l'air étonné qu'ils auront tout comme mon frère !

*Le 1er juillet 1914,
Chez mes parents, à Lille,
dans ma chambre*

J'étais allongé sur mon lit, dans la chambre que nous partageons, mon frère et moi. Gustave me répète à longueur de journée de la ranger, mais je n'en avais pas envie, car j'étais en train de lire le journal.

Comme il a insisté, j'ai pris mes affaires et je les ai mises en dessous de mon lit. Ma mère rentre dans notre chambre au même moment. Elle m'a privé de dessert. Elle a aussi disputé mon frère car, cette chambre, c'est aussi la sienne.

Gustave a réagi très mal car c'était à moi de ranger notre chambre. Il était très en colère. Il a commencé à me pousser. Je l'ai repoussé, et on s'est bagarré. On s'est même traité. Mais on a arrêté parce qu'on est des frères. Dans la famille, on ne se bat pas.

Je suis triste d'avoir fait du mal à Gustave. Quand je lui fais du mal, moi aussi, je me fais mal. Par contre, ça ne m'empêchera pas de continuer à lui faire des farces ! Et à ne pas ranger la chambre !

Le 1er août 1914,

Dans notre jardin

J'en ai vraiment assez, c'est toujours la même chose ! Quand je vais chez mes beaux-parents, ils me rabaissent et disent que je ne vauds rien... Ils pensent que Paulette mérite d'être amoureuse d'un homme riche et connu de toute la ville.

Paulette est ma fiancée, elle a un an de moins que moi. Elle est petite, blonde et très belle. Je la trouve intelligente et gracieuse. Ses parents sont des personnes très riches et ils ne m'aiment pas vraiment car je ne suis pas aussi riche qu'eux. Parce que je ne suis pas médecin ou quelque chose du genre. Moi, je ne suis qu'un ouvrier. Du coup, ils pensent que je ne rendrais pas leur fille heureuse. Paulette n'est pas comme eux. Paulette, elle s'en fiche de l'argent.

À chaque fois que Paulette et ses parents se disputent, je culpabilise. Je me dis qu'ils ont tort de se disputer pour moi. C'est vrai, ils s'entendent bien et ils ont une bonne complicité, Ils ne devraient pas s'engueuler pour moi. Je m'en veux d'être tout le temps au milieu de leurs disputes.

Heureusement, Paulette me remet de bonne humeur et me rassure avec son sourire. Elle me dit qu'elle m'aime et me promet que c'est moi qu'elle épousera malgré ma maladresse et le fait que je sois ouvrier.

Et puis, il y a ma maladresse. Un soir, en dînant chez ses parents, j'ai renversé un verre de vin sur la robe blanche toute neuve de madame sa mère. Une robe que son mari lui avait payée pour son anniversaire. La mère de Paulette m'a dit que je n'étais qu'un homme maladroit et mal poli, car ça ne se fait pas de renverser du vin sur son hôte. Je n'aime pas cette femme.

De toute façon, Paulette et moi, on s'aime et quoi qu'en disent ses parents, nous nous marierons ! On se comprend, c'est la personne qu'il me faut ! Bon, sur cela, je vais la rejoindre au restaurant pour faire ma demande en mariage. Je suis angoissé à l'idée qu'elle la refuse...

Mais la guerre arriva...

4 et 6 août 1914

Le 4 août 1914,

Lille

J'ai entendu dire qu'il y avait la guerre, mais je n'ai pas compris contre qui on allait se battre. Ça m'est très étrange tout de même ! Mais je veux en être. Je veux défendre mon pays et prouver à tout le monde ce que je vaux vraiment ! Je suis allé acheter Le Petit Journal. Il y avait écrit en gros « L'Allemagne déclare la guerre aux Français ! »

Ces foutus Allemands veulent encore nous envahir. Ils vont vite repartir chez eux, car nous allons leur botter les fesses ! Oui, nous devons tous combattre le monstre allemand ! Pour sauver notre pays, pour leur prouver qu'ils ne sont pas de taille à nous affronter et qu'ils ne devront plus remettre un pied en France !

De là, je suis allé chez Paulette, comme toujours pour lui passer le bonjour.

Chez elle, c'est assez tendu, ses parents ne m'aiment pas tant que ça. De plus, ils ont l'air déçu de moi parce que je n'ai pas l'âge d'aller me battre. Ma future femme, elle, est soulagée que je n'aie pas fait la guerre. Mais je lui ai dit que je trouverai un moyen pour partir combattre quoi qu'il arrive, car j'en ai marre que ses parents me prennent pour un bon à rien !

Elle a insisté : elle ne veut pas que je combatte. Elle m'a dit que c'est trop dangereux, qu'elle ne veut pas risquer de me perdre, mais elle sait que je ne changerai pas d'avis.

*Le 6 août 1914,
Dans le train qui m'emmène à la guerre*

Ce 3 août 1914, l'Allemagne nous a déclaré la guerre. Oh, mais ce n'est pas un problème, je n'ai pas peur de ces maudits Boches ! Le chef de notre bataillon et les journaux nous disent qu'il ne faut pas en avoir peur et qu'on les battra facilement.

Je suis dans le train avec d'autres soldats. On est tous joyeux. Je suis avec mes amis, Paul et Gérard, et mon frère. J'ai menti sur mon âge au recruteur pour me battre. Tout comme moi, Paul et Gérard n'ont pas l'âge pour aller à la guerre, mais ils m'ont suivi.

Je veux absolument me battre pour défendre mon pays, pour prouver ce que je vaudrais aux parents de Paulette, mais aussi pour faire voir à mon frère que suis mûr. Je ne suis plus un gosse ! Ce qui ne l'a pas empêché de me dire que j'étais un lâche. Tout ça parce que je n'ai pas réussi à dire à mon père et à ma mère que je partais sur le champ de bataille. J'ai fait une lettre pour leur avouer. Pour Paulette, j'ai demandé à Gustave de lui expliquer pourquoi je suis parti, car je ne voulais pas voir son chagrin. En revenant, mon frère m'a dit « Paulette a fait un malaise, mais elle va mieux. » Il m'a à nouveau traité de lâche...

Il a raison je ne suis qu'un lâche... Mais, de toute façon, la guerre ne va pas durer longtemps car on a la rage. Je reviendrai vite, et je m'expliquerai auprès de mes parents et de Paulette.

Au cœur de la guerre !
du 1er janvier 1915 au 27 décembre 1916

*Le 1er janvier 1915,
tranchées*

On a eu une grande bataille en été et à l'automne dernier. La victoire ne sera pas pour bientôt. On a eu du mal à repousser ces sales Boches. Ni eux, ni nous, ne réussissons à prendre du terrain sur l'autre camp. On a la même force. Les lignes de front sont toujours les mêmes. On a passé des jours à creuser de grands trous de deux mètres de profondeur. En face, les Boches ont creusé eux aussi des tranchées. Voilà pourquoi la guerre est très longue.

J'ai perdu beaucoup de camarades. J'ai dû mal à dormir après les avoir vus mourir sous mes yeux. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour réussir à survivre. À chaque combat, je vois mes amis et camarades de guerre mourir les uns après les autres.

La nouvelle année a été très difficile, je l'ai passée sur le front avec les autres soldats de mon bataillon. Chacun d'entre nous aurait aimé la passer avec sa famille. L'ambiance dans les tranchées était triste. Quelques-uns étaient joyeux, mais tous les autres voulaient être chez eux. Moi, je reste avec mes amis, Paul et Gérard, donc ça va. Gustave est là, lui aussi. Même si j'aurais préféré être avec lui aux côtés de nos parents et de Paulette. J'espère qu'elle ne m'en veut plus. Quand elle m'a écrit la première fois, elle était énervée contre moi parce que je suis parti sans lui dire au-revoir. Mes parents l'ont également mal pris. Ils n'ont pas apprécié la lettre que je leur ai laissée. Ma mère est très inquiète. Mon père aussi a peur pour moi.

Finalement, j'aurais peut-être dû leur en parler. Ils m'auraient empêché de partir et je serais peut-être avec eux aujourd'hui. Mais j'ai voulu aller me battre. Sauf que je pensais qu'on l'aurait vite gagnée cette guerre et que je serai rentré avant la fin de l'année...

*Le 5 avril 1915,
Dans notre tranchée*

Le général Fayolle a dit aux officiers que la guerre serait bientôt finie. En sachant ça, nous avons repris confiance.

La nuit suivante, je dormais tranquillement quand j'ai entendu un tir. Je me suis réveillé et j'ai vu mon camarade Pascal à terre. Il était blessé à l'épaule. Pendant ce temps, le monstre allemand chargeait. J'ai pris mon compagnon dans les bras et je l'ai amené à l'infirmierie de campagne. Mes camarades, eux, se préparaient à recevoir la charge de nos ennemis et commençaient déjà à tirer. Le matin, tout était terminé. On a repris notre vie dans les tranchées. Tout le monde faisait comme s'il ne s'était rien passé. Après tout, nous avons l'habitude de voir des blessés et des morts. Ce n'est pas ce qu'il manque ici. Le temps a repris son cours normal...

*Le 1er août 1915,
dans les tranchées*

Le conflit dure longtemps sans que personne ne s'en rende compte. Nous avons perdu le fil du temps. On attend tous la fin de la guerre et... Paulette me manque !

Ce matin, après mon tour de garde, j'ai joué aux cartes avec mes amis, Gérard et Paul. Puis j'ai eu l'idée d'écrire à Paulette pour lui expliquer ma matinée avant d'aller au front.

Je ne lui ai pas parlé des horreurs de cette guerre, des dégâts, des cadavres. Je ne lui ai pas dit que mon frère n'a pas le moral. Je ne veux pas l'affoler. Je lui ai dit que l'on se reverra bientôt, que la guerre sera vite terminée.

En vérité, je n'y crois pas.

Malgré nos batailles, j'ai le pressentiment que la guerre durera encore longtemps et que je ne reverrai pas Paulette pour l'épouser. Elle me manque tellement et j'ai peur qu'elle aille voir un autre homme... Peut-être que ses parents vont l'obliger à épouser quelqu'un de plus riche et de plus âgé que moi ? Ils lui diront peut-être que je ne reviendrai pas du front et qu'elle attendra mon retour pour rien. L'idée de perdre Paulette me rend très triste. Cela m'effraye aussi. Encore plus que cette guerre.

Malgré toutes les horreurs que je vois, je garde confiance en moi, et grâce à mon frère et à mes amis, je garde le moral. Je continue mes blagues, car Gustave n'a pas le moral. Elles lui redonnent le sourire et nous ramène en enfance. Mon frère les apprécie. Grâce à elles, on oublie les horreurs de la guerre pendant un instant et ça nous fait du bien.

Le 18 octobre 1915,

Tranchées

Ça continue encore et encore. J'en ai marre. Les potes que l'on perd, les armes trop lourdes, la boue et les rats, la saleté, le temps qui se fait long. J'en ai marre, vraiment. Perdre pour rien des personnes que l'on a connues ! Et d'une si triste manière...

C'est une situation à nous rendre fou, dépressif. Il y a du sang partout, des corps à terre et plein d'autres choses et, tout ça, tous les jours. Tout le monde déprime, mais n'en parle pas.

Vers 18h00, c'était plutôt calme. Rien ne se passait. Pendant que certains surveillaient ce qu'il se passait dans les tranchées allemandes, moi-même, Paul, Gérard et d'autres camarades décidions de jouer au pot et à la belote.

Dans les tranchés, c'est dur, très dur. On essaye de rire en se racontant des blagues ou en jouant. Parfois, il ne se passe rien. Cette nuit, avec Paul, on est resté toute la nuit réveillé. On était de garde. On s'est fait chier toute la nuit.

Tous les matins et tous les midis on mange de la merde. On a la gerbe de ce bœuf en gelée froid rempli de boue car il a traîné à terre. On est quand même pas des chats, merde !

Oui, cette guerre est vraiment dure. Les conditions de vie dans les tranchés sont difficiles quand il pleut. Des camarades meurent de pneumonies. À chaque assaut beaucoup de soldats alliés et ennemis meurent éventrés par les baïonnettes.

Cette guerre est horrible, personne ne devrait vivre ça. Je suis encore là et j'en suis bien content. Je dois bien cela à Paulette et à mes parents. Je ne veux pas mourir, pas ici. Pas maintenant.

*Le 7 décembre 1915,
Aix-Noulette (Pas-de-Calais)*

Avant-hier, on m'a envoyé au front à Aix-Noulette. Malgré les offensives de mai et de juin et nos avancées, je sens que cette guerre va encore durer.

Je ne croyais pas que ce serait si difficile. Au début, nous étions tous joyeux, mais, après, nous avons compris que ça serait dur. Les poux, les rats, la boue... La mort de mes camarades. Pas seulement à cause de l'ennemi. On meurt de dysenterie, du scorbut, du typhus et même de gingivite ! Nos pieds, à force d'être dans l'eau qui stagne au fond de nos tranchées, nous font un mal de chien !

Je me trouve sur la 2eme ligne de front. Ce matin, j'ai tué un Allemand lors d'un assaut contre les tranchées ennemies. Il était à 200 mètres, et il a commencé à courir vers moi. J'ai donc couru, vers lui. Et je l'ai tué à coup de baïonnette. Il est tombé et il a glissé dans un trou d'obus, éventré...

Ce n'est pas la première fois que je tue quelqu'un. Sauf que cette fois, je me suis senti coupable.

Mais c'était pour sauver ma peau. Je ne voulais pas mourir...

Et puis, je me suis rappelé de tous mes copains tués par ces Boches. J'ai oublié ma culpabilité et j'ai continué à combattre. En tuant l'ennemi, je venge mes camarades !

Le 13 février 1916,

J'étais au front, dans les tranchées. Des obus éclataient à côté de nous. Des balles sifflaient au-dessus de nos têtes, et, là, un énorme obus a éclaté juste à côté de notre tranchée. J'ai eu le réflexe de faire un plongeon et je me suis retrouvé allongé à plat ventre, les bras en croix dans une flaque de boue. Après quelques instants, je me suis relevé. Je me suis retourné vers mes camarades et ils ont commencé à rire car ma figure et mon corps étaient pleins de boue et mes yeux ressortaient. Sur le coup, je commençais à faire rire mes camarades en mimant le fantôme noir.

Paul et Gérard étaient morts de rire. Après, ils n'ont pas arrêté de m'appeler le fantôme noir.

Mon frère n'était pas du même avis. Il avait la tête de mon père. Il m'a dit : « Grandis un peu. Si papa te voyait, il dirait quoi ? » Mes blagues ne le font plus rire. Depuis quelque temps, il est toujours sur moi, mais je sais qu'il m'aime.

*Le 1er mars 1916,
dans les tranchées,*

J'ai appris ce matin, que bientôt, je pourrais revoir ma famille. J'étais fou de joie. C'était comme une explosion de bonheur. D'ici quelques jours, je pourrai enfin revoir mon père et ma mère. J'ai hâte de leur montrer à quel point ils m'ont manqué. Ils pourront me parler de leur journée. Je ferai tout ce qu'ils veulent dans la maison. Fuir toutes les tâches domestiques de ma part avant la guerre n'était pas bien...

Leurs affection me manque, leurs odeurs, leur voix, leurs sourires.

Ils m'ont toujours écrit, ils m'envoient des colis pour me remonter le moral. Ce sont de petites attentions qui font du bien pendant cette période compliquée qu'est la guerre. Mais ce n'est pas la même chose que de les voir. Je suis impatient de les retrouver ! Bien sûr, ce ne sera plus pareil car ils habitent maintenant Paris chez une autre de mes tantes. Lille est occupé par des Allemands.

C'est pour cela que mes parents sont partis vivre chez cette tante. Ils ont préféré fuir avant l'arrivée des Allemands, car ils avaient peur d'être tués par eux.

Des larmes de joie roulent sur mes joues. La guerre n'est pas aussi facile que je le pensais. Alors, un moment d'amour avec ma famille me fera le plus grand bien.

Le 31 mars 1916,

Paris

Je suis arrivé à Paris, le 30 mars. Une fois chez ma tante, je n'ai pas vu mon père. Je me suis dit qu'il était parti promener le chien. Ma mère est venue vers moi et m'a demandé de m'asseoir sur le canapé. J'ai tout de suite compris qu'il était arrivé quelque chose.

« Saturnin, m'a-t-elle dit d'une voix malheureuse, ton père est mort à cause d'un obus qui a explosé à côté de lui. C'était le 22 mars. Nous avons fait son enterrement le 24. »

Ma mère m'avait envoyé une lettre pour m'annoncer la mort de papa, mais je ne l'ai jamais reçue.

Je me suis mis à pleurer.

J'étais tellement dégoûté de ne pas avoir pu dire au-revoir une dernière fois à papa. Quand je suis revenu sur le front, j'ai annoncé sa mort à Gustave. On n'a pas eu le temps de le pleurer ensemble, car on a été appelé pour aller combattre.

Au retour de la bataille, j'ai reparlé de papa. Gustave était triste, ça se voyait, mais il n'a pas pleuré. Sûrement qu'il ne veut pas croire cette chose horrible...

Le 5 avril 1916,

Je n'ai pas le moral. Je repense à Paul et à mon frère. Au début, on se racontait des blagues. Même si on était en guerre, je passais de bons moments. On avait toujours la banane. Paul et moi, on rigolait toujours de ces sales Boches. On se foutait de leur gueule. On les insultait.

Mais un jour tout a basculé.

Gustave et mon ami Paul ont été gravement blessés... Cela m'a terriblement attristé. Leurs blessures m'ont fait pleurer. Elles étaient tellement horribles...

Je repense à ces moments où je faisais des farces à mon frère. C'est dur. Et, surtout, je me sens coupable d'avoir embarqué Paul dans cette horreur. Gérard me dit que ce n'est pas de ma faute. Je ne l'écoute pas. J'en ai marre de vivre dans l'horreur ! J'ai envie de rentrer et de retrouver Paulette. Oui, j'en ai marre : Je veux partir d'ici ! Je veux retrouver Paulette, mon amour !

*Le 25 octobre 1916,
dans le train*

Je suis dans le train pour Rennes. Aujourd'hui, c'est le jour J. Enfin, après des mois de guerre, je vais revoir Paulette. À l'arrivée des Allemands, elle a quitté Lille avec ses parents. Ils sont partis vivre à Rennes chez sa grand-mère paternelle. J'ai tellement hâte de la revoir !

La revoir va me faire du bien. Je voudrais l'inviter à manger au restaurant pour lui prouver que je suis heureux de la revoir. Mais j'ai peur qu'elle ne me reconnaisse plus. Et si elle aimait un autre homme plus beau et plus riche que moi ? En même temps, avec ses parents sur le dos, ça se comprendrait. Bien sûr dans ses lettres, elle me dit qu'elle m'aime encore et toujours, mais n'est-ce pas seulement pour me préserver de la douleur de la vérité ? Si elle ne m'aime plus, je serais anéanti car c'est la seule femme que j'aime !

Le 2 novembre 1916,

Je suis dans le train qui me ramène au front. En arrivant chez ma bien-aimée, je l'ai vue dans son jardin et j'ai pris peur qu'elle ne me trouve moche à cause de mes blessures et des affres de la guerre. Je suis parti en pleurant comme un lâche, mais elle m'a vu et elle m'a attrapé par le bras. Je me suis retourné et on s'est pris dans les bras. On s'est embrassé. J'étais soulagé, heureux d'être enfin avec elle, d'avoir pu l'enlacer après tout ce temps. Que je l'aime !

Le premier jour, on est resté dans les bras l'un de l'autre. Le deuxième jour, j'ai aidé son père à travailler les arbres du jardin. Le troisième jour, sa grand-mère m'a demandé d'aller faire les courses et de préparer le repas du jour avec Paulette. Les autres jours, je suis resté avec l'amour de ma vie. Ça m'a remis le moral en feu. Je suis prêt à gagner cette guerre. Sachant que ses parents m'ont accepté comme je suis !

C'est définitif, la prochaine fois que je la vois, je demande sa main auprès de son père et nous nous marierons. J'aurai des enfants avec, et nous fonderons une grande famille !

Le 4 novembre 1916,

Voilà, je suis revenu au front. Cette semaine avec Paulette a été extraordinaire. Elle était heureuse de me revoir depuis tout ce temps d'absence. Paulette ne m'en veut plus de ne pas lui avoir dit au revoir. Elle m'a dit qu'elle avait compris pourquoi j'étais parti me battre.

On a profité de la vie. Cette semaine, je ne l'oublierai jamais. Elle était magnifique.

J'avais même oublié à quel point Paulette était jolie... Je ne l'oublierai plus grâce à la photo qu'elle m'a laissée avant de repartir au front. Chaque soir et chaque matin, je la regarde pendant des heures. Cette photo, je la garde près du cœur.

*Le 24 décembre 1916,
tranchées...*

C'est le soir. Les obus tombent. Je regarde mes camarades morts devant moi. Je pars à mon tour à l'assaut. Une lumière. Devant moi, un Boche ! Lui et moi, on se salue. On ne se tue pas. La lumière est un feu d'artifice pour fêter Noël. Le Boche et moi retournons dans nos tranchées. Plus aucun bruit de tir ou d'obus. C'était vraiment beau. Les rats et les poux nous ont cassés les pieds toute la nuit, mais on en a rigolé. Qu'ils nous bouffent, on s'en moquait ! Le lendemain, jour de Noël, mes camarades et moi nous n'avons pas combattu. Tout comme les Allemands. On a passé la journée à parler. Moi, de mes parents et de ma fiancée. D'autres de leurs femmes, de leurs enfants... Puis, le 26 décembre, les bombardements ont recommencé. Les assauts ont repris ; tout ça pour prendre 20 mètre de terrain, ils sont prêts à nous tuer par millier...

Le 27 décembre 1916,

Verdun, tranchée

C'est interminable. On commence tous à saturer. À perdre espoir. Les blessés, les disparus, les morts... on ne les compte plus tellement leur nombre est incroyable. C'est notre première bataille remportée depuis quelques temps, mais si c'était la dernière ? Et si la France perdait la guerre à cause de nos défaites ?

Je regrette d'avoir tué des hommes innocents... Je voudrais tellement que tout ça cesse. Humains contre humains. En vérité, on se bat comme des bêtes. L'ennemi, c'est l'autre. On vit avec la peur. Je repense à ma mère qui est seule pour Noël. Elle doit être bouleversée car je suis toujours au front, Gustave est à l'hôpital et, malheureusement, notre père nous a quittés...

J'espère que mon frère va bien, qu'il ne souffre pas trop. Aux dernières nouvelles, il devrait bientôt sortir. Ça ne m'empêche pas de m'inquiéter pour lui. Sa blessure n'était pas belle. Comment peut-on survivre à ça ?

Je pense également à Paul, mon meilleur ami, qui, lui aussi, a été gravement blessé... Je crois qu'il va rester encore longtemps à l'hôpital contrairement à Gustave.

Ma très chère famille et mon ami, sans vous, je me sens perdu. J'aimerais que nous soyons tous ensemble devant un bon repas. J'espère que le début de la nouvelle année nous apportera la fin de cette guerre.

Quatrième année de guerre
du 28 janvier au 24 avril 1917

*Le 28 janvier 1917,
Vimy (Pas-de-Calais)*

Je suis de retour à Vimy. Ces derniers jours, il fait froid. Tous mes camarades sont gelés. Moi aussi. On essaye de se réchauffer comme on peut en bougeant constamment. Si les Boches nous attaquaient, j'aurais du mal à appuyer sur la gâchette tellement mes doigts sont gelés. Même les Allemands, eux aussi, ont froids. Je le vois sur leur visage. Je ne pense pas qu'on se fera attaquer avec ce froid-là. Je me demande quand cela se finira.

*Le 15 février 1917,
Vimy (Pas-de-Calais)*

Il était 17 heures sur le front de Vimy. Pour la première fois de l'année, les éclaircies revenaient. Cela annonçait-il du beau temps pour le mois de mars ? En tous les cas, ces beaux rayons de soleil réchauffaient nos cœurs et nos corps également ! C'était un moment de pause, tout était calme. Seuls deux soldats surveillaient l'horizon pendant que nous jouions aux cartes. Nous aperçûmes à un moment une troupe de personnes se diriger vers nous. Nous nous sommes dit que c'étaient des Allemands mais nous avons vu le drapeau du Canada qu'un soldat portait. Nous étions réconfortés et nous nous sommes dit que c'étaient eux qui avaient ramené le soleil. J'ai couru vers eux et je les ai serrés dans mes bras très fort pour les remercier de l'aide qu'ils venaient nous apporter. Ils étaient contents également de nous aider et de voir que nous leur en étions très reconnaissants. Oui, ce sont eux qui ont ramené cette fameuse éclaircie. On espère, après leur arrivée, que tout va rentrer dans l'ordre. Je suis assez confiant, car, ensemble, nous pouvons écraser l'ennemi.

*Le 22 février 1917,
sur le front de Vimy*

Depuis que les Canadiens sont arrivés, il y a sept jours, sur le front de Vimy et de Givenchy-en-Gohelle, j'ai pu en rencontrer plusieurs. Notamment John Arsenault. Il a 27 ans. C'est un soldat de 2eme classe du 85e bataillon canadien. Il est souriant et gentil.

Ce matin, j'étais dans la tranchée, il pleuvait. J'étais dans mon coin en train de me soucier du cas de Paul. Je n'avais pas envie de bouger. John accompagnait un officier venu dans notre camp pour faire un point sur la situation avec notre commandant en chef. Il s'est écarté du petit groupe pour venir me demandé une cigarette. Le temps qu'il la fume, nous avons parlé.

Je lui ai raconté que mon frère avait été emmené à l'hôpital de guerre, car il avait été gravement blessé. Qu'il avait été soigné et qu'il était retourné auprès de ma mère. Je lui ai parlé aussi de mon ami d'enfance, Paul. Lui est toujours à l'hôpital.

John s'est aussi confié à moi. Il attend depuis octobre 1915 pour se battre. En arrivant ici, il croyait que ce serait facile. Il ne s'attendait pas à de telles horreurs.

Il m'a raconté ces horreurs qu'il a vues. Il a vu l'un de ses amis mourir tué par la balle d'un sniper. Pour me remonter le moral, il m'a dit que lors que la guerre sera finie, il m'invitera Paulette et moi au Canada. Il me présentera Mary, sa fiancée.

J'ai trouvé en lui un réconfort fraternel.

*Le 5 avril 1917,
dans la tranchée*

Je suis toujours au front. Ça fait maintenant 3 ans que j'y suis. J'ai l'impression que ça n'en finit plus, j'aimerais vraiment rentrer chez moi... J'ai faim, j'ai froid.

Il y a tout de même eu du soleil la semaine dernière, mais les températures sont vites redescendues. Notre lieutenant nous a appris que nos alliés, les Américains, étaient entrés en guerre. J'étais super content. Peut-être que, grâce à eux, la guerre touchera à sa fin. Je pourrai enfin épouser Paulette. Moi, je voulais organiser une fête dans la tranchée, mais le lieutenant Albert m'a dit « Hors de questions, nous sommes en guerre. Ce n'est pas le lieu pour ! »

Cela m'a attristé, car c'est la guerre, et un peu de gaieté ne ferait pas de mal pour nous remonter le moral. Gérard était du même avis que moi... Le lieutenant Albert n'est pas un rigolo. J'en pensai à lui faire une méchante farce. Je voulais lui faire peur en surgissant derrière lui et en criant en allemand. Mais il aurait certainement réagi en prenant la première arme qu'il aurait trouvée. Ou alors il m'aurait fait fusiller. Donc, j'ai laissé tomber. Je tiens quand même à ma vie.

Le 6 mai 1917,

Tranchée

Voilà un mois que les Américains sont rentrés en guerre, mais nous ne les avons pas encore vus... Je commence à croire qu'ils ne vont jamais venir. Toujours rien du côté de Gérard. On ne le retrouve plus. Je ne pense pas qu'il soit encore vivant. On était sorti des tranchées pour un assaut. Là, les Allemands venaient de partout. Gérard était à côté de moi, lorsqu'un obus a explosé. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais encore en vie. Gérard, lui, n'était plus là.

Aujourd'hui, nous nous sommes encore battus. Nous avons réussi un peu à repousser les Boches, même si ça été difficile avec tout cette pluie et la boue qui rentrait dans mes brodequins. Je n'arrive même pas à les enlever, je ne sens même plus mes pieds. Mais il est où le soleil ? Ce début de mois de mai est très frais. Il ne fait que pleuvoir. Cela joue sur notre moral à tous.

Je me demande si Paul et Gustave vont bien. Je l'espère. Je me rappelle du regard de mon frère et de ce qu'il m'a dit : « Dis à maman que je l'aime et reste toujours le même, mon frère... » Par chance, il a survécu. Mais voici qu'après lui et qu'après Paul, c'est au tour de Gérard de tomber. J'ai du mal au combat. Je pense toujours aux Américains qui doivent venir nous aider, à mon frère et à Paul qui ont été gravement blessé, et à Gérard...

Le 17 mai 1917,

Les tranchées.

J'ai voulu aller me laver, j'en avais marre de puer, d'avoir des poux, de vivre avec les rats.

Malheureusement, je n'ai pas pu. Il n'y avait pas assez d'eau, même pour simplement se rincer le visage. C'est à ce moment-là que je regrette d'avoir menti sur mon âge. Je pourrais être chez moi tranquillement à manger à ma faim, prendre de l'eau chaude pour me laver. Je pourrais aussi profiter de ma famille. Je pourrais encore serrer ma mère dans mes bras, la faire rire.

Gérard a été retrouvé. Il était recouvert de terre. Il avait un bras en moins. C'était le bas droit...

Son état est très grave. Il n'a plus beaucoup de temps à vivre. J'espère qu'il ne souffre pas.

Je n'aurais jamais dû entraîner Paul et Gérard dans cette histoire. Je m'en veux énormément. Ce qui leur est arrivé, c'est de ma faute.

C'est Jean qui avait raison de rester à Lille. Il trouvait qu'on n'était pas encore prêts pour ça.

Même si notre ville est occupée par les Allemands, sa vie est meilleure que la nôtre. J'espère que les Américains vont nous aider à libérer Lille de ces Boches et que grâce à eux nous allons enfin cesser de vivre cet enfer.

Le 28 octobre 1917,

Aix-Noulette

Aujourd'hui, nous devons retourner au front. L'un de mes camarades de tranchée a refusé. Vu qu'il ne voulait pas, le lieutenant l'a emmené et mon camarade a été fusillé.

Je ne sais quoi en penser. Je me dis que c'est injuste pour lui, mais il n'avait qu'à obéir. Après tout, il n'a pas voulu respecter les ordres du lieutenant. Les autres soldats ne veulent pas en parler, eux. Je suis parti au front, car je ne voulais pas mourir comme ça, mais, dans ma tête, je n'avais aucune envie d'y aller. Par peur de mourir. Ce que tout le monde ici doit ressentir...

Cette guerre est vraiment moche. Elle me rend fou. Avant cette guerre, j'avais de bonnes conditions de vie. Maintenant, je vis avec les rats, les puces, les poux et la boue à cause de la pluie. Elle colle à nos bottes. Parfois, la pluie inonde notre ravitaillement. Après ça, ce qu'on mange, les fayots, le rata, est encore moins bon. Elle fait moisir plus vite le pain. Sans parler que cette nourriture que l'on mange est souvent froide.

Le conflit commence à s'éterniser. Des camarades tombent tous les jours. Plus les jours passent, plus l'ambiance est tendue.

Le 24 avril 1917,

Le 14 février, j'ai rencontré un homme, John Arsenault. C'est un soldat canadien qui est arrivé en février sur le front de Vimy. C'est un soldat de 2e classe du 85e bataillon canadien. Lorsqu'on a fait connaissance, il m'a parlé de sa vie, de son vécu.

Il m'a dit qu'il a menti lui aussi sur son âge pour se battre. Quand il s'est porté volontaire pour rejoindre l'armée canadienne, il a déclaré avoir 27 ans. Quand on a contrôlé son identité, on lui a dit qu'il ne faisait pas son âge. « Non, a-t-il plaisanté, j'ai une maladie qui fait que je suis plus vieux physiquement ». En vérité, il avait 40 ans. Il était trop vieux pour combattre, comme moi j'étais trop jeune... Il a menti sur son âge car il voulait absolument se battre pour son pays et devenir un héros.

Je lui ai dit que c'était aussi mon cas. Il m'a dit que ça lui inspirait beaucoup de courage et de respect.

John a été amené à participer aux consolidations des lignes ennemies qui ont été prises pendant la bataille de Vimy. Aujourd'hui, j'apprends qu'il a été tué lors d'un bombardement juste avant la bataille qui a suivi. C'était le 9 avril...

Dernière année de guerre...
du 16 février au 9 novembre 1918

*Le 16 février 1918,
Aix-Noulette (Pas-de-Calais)*

C'est que ça commence à devenir long ! Long et de plus en plus dur. Nous avons de moins en moins à manger, faute de budget, et de munitions. Mais pendant que je combats avec tous les hommes du pays, les femmes travaillent sans relâche. Ce sont elles qui créent nos munitions. Je reste donc certain que tout cela va arriver en masse à un moment donné.

Mais où sont passés mon lit bien moelleux, les gâteaux les tartes et les repas préparés par ma chère et tendre mère ? Où est notre jardin dans lequel je profitais du soleil, l'été, un livre à la main. Je me souviens. J'avais eu l'ingénieuse idée d'attacher un drap entre nos deux arbres pour en faire un hamac. J'y lisais le journal ou des livres. Je me rappelle aussi de nos sorties en famille, à la ducasse ou à la piscine municipale.

Maintenant, on est dans le désarroi et la faim. Pour manger, on a : un bout de pain sec presque dur comme si il était congelé ; des boîtes de petits pois carottes, que l'on devine périmées ; des bouts de viande tellement durs que l'on s'y casserait les dents ; quelques morceaux de sucre pour avoir un minimum de forme et... de l'huile de foie de morue, infecte ! Miam !

Je rêve tellement d'autre chose, j'ai tellement faim que je pourrais manger les épinards de ma tante que j'avais donnés à Rex.

Ici, on est dans un lit de boue bien gluante remplie de bestioles, comme les poux encore les Gaspards, ces rats qui rongent nos affaires et essayent de nous mordre.

Il ne nous reste que nos vieux compagnons, nos jeux de cartes aux bords arrachés, avec lesquels nous jouons à la belote.

*Le 21 mars 1918,
dans les tranchées*

Le temps est pénible, il pleut de plus en plus. Les tranchées sont de plus en plus boueuses. On ne peut presque pas marcher. Je sens la boue entrer dans mes brodequins. J'ai du mal à dormir avec le temps. Tous les jours, il fait froid. Nos armes sont gelées. C'est à peine si je sens les membres de mon corps. Nos groins sont trempés, alors quand le gaz moutarde est dans l'air, c'est de plus en plus compliqué de les enfiler.

Ce matin, nous avons entendu dire que les Allemands avaient lancé une offensive contre les Anglais. À cause de cette satanée rumeur de l'avancée allemande, la peur nous étreint petit à petit. Mes camarades et moi avons tous peur de tous mourir sous les obus, qui nous tomberont dessus nuit et jour. Il y a de la tension dans l'air et tout le monde est nerveux. Nous nous parlons de moins en moins.

Ce midi, j'étais en train de manger du rata quand j'ai eu une envie irrépressible de me gratter les cheveux. J'ai lâché mon assiette en aluminium. Tout mon rata s'est renversé sur le falzar de mon camarade et sur ses brodequins. Du coup, il s'est fâché et nous avons failli nous bagarrer.

Je pense à l'offensive des Boches. Et s'ils nous attaquaient nous aussi ? Et si je mourais ? Et si ma vie s'arrêtait durant cette bataille ? Et Paulette ? Elle trouverait sans doute quelqu'un, un homme riche, forcément... Et ma mère ? Elle me pleurera. Elle ne s'en remettra pas. Je pense à Gustave, gravement blessé, et qui est de retour auprès d'elle. Au moins, gardera-t-elle un fils. Au moins, mon frère dort-il maintenant dans un bon lit. Il mange de bons plats cuisinés par maman, ainsi que de bons gâteaux.

Tout se mélange dans ma tête. Je marche dans la tranchée en écrivant ce texte, la boule au ventre...

*Le 23 mars 1918,
entre Arras et La Fère*

Depuis deux jours, des rumeurs circulaient dans les tranchées. Nous entendions dire qu'il y avait des batailles entre Arras et la Fère. Les Allemands attaqueraient les Anglais. J'espérais que c'était faux, et qu'ils n'étaient pas là pour rompre le front de la triple alliance ou de bloquer les Anglais avant l'arrivée des troupes américaines.

Puis on a été appelé pour aider les Anglais à ne pas tout lâcher.

On a tous été réveillé à 4h du matin pour aller à leur rescousse. On était tous fatigués, mais on a tous couru pour rejoindre les tranchées anglaises.

Sur le chemin, on a croisé des parents avec leurs bébés dans les bras et des enfants à la main.

Nous avons combattu au niveau d'Arras.

Nous avons perdus beaucoup de nos camarades. Je m'en sors vivant mais blessé. Je me suis pris une balle dans la jambe. Rien de grave, je pourrai très vite remarcher.

Cette bataille était la pire que j'ai eu depuis le début de la guerre. Même si nous avons perdu beaucoup d'hommes, nous avons su contenir les Allemands. J'en suis heureux, soulagé, et même joyeux.

*Le 15 avril 1918,
tranchée*

Le 26 mars, l'Entente a mis en place un système de commandement unique. C'est le maréchal Foch qui mérite ce poste. Foch veut se battre vraiment partout. À force de leur mettre la pression en leur tapant dessus, il espère battre nos ennemis. Après la bataille contre les Anglais et contre nos troupes, les Allemands ont continué de pousser puis ils se sont arrêtés car ils ont compris que notre défense commune est bien plus forte que leurs attaques.

Je trouve ça bien que le maréchal Foch veuille se battre de cette manière, mais ça nous épuise beaucoup trop. Cette nouvelle stratégie est vraiment épuisante. Foch ne s'arrête jamais. C'est casse pied ! Mais bon, on gagne du terrain en continuant de forcer, alors, autant continuer.

Mi-mai 1918,

Depuis que le maréchal Foch est aux commandes, nous nous battons énormément. Il veut à tout prix finir cette guerre, mais nous, ça nous épuise. Moi aussi, je veux gagner la guerre mais avec la mort de Gérard, avec Paul et mon frère gravement blessés, j'ai perdu espoir.

La guerre n'est pas aussi facile que je l'aurais pensé. Je voudrais que tout ça s'arrête. Je pense que c'est pareil pour les Boches en face. Eux aussi, ils doivent en avoir assez ! Comme moi, ils ont une famille. Ce sont des fils, des frères, des pères. Ils sont comme nous.

Je pense à Jean. Je me demande comment il va en ce moment. Lille est toujours occupée par les Allemands... On finira bien par gagner, un jour ou l'autre...

Le 13 octobre 1918,

Tranchées

J'étais dans ce qui nous sert de chambres. J'écrivais à ma mère et à ma tante quand j'ai appris par le lieutenant Albert que Lille avait été libérée. J'ai aussitôt pensé à ma mère et à mon frère Gustave qui vont pouvoir rentrer à la maison. Mais je m'interroge, tout a dû être détruit par les bombardements ou bien même pillé par les Allemands. J'ai peur pour notre maison...

Quand mes camarades ont su que Lille avait été libérée, ils étaient tous contents, car notre armée avançait et reprenait nos villes petit à petit. La victoire est proche, ça ne peut pas être autrement !

Le 18 octobre 1918,

J'ai reçu une lettre de ma mère me disant qu'elle était rentrée, et que Lille n'avait pas été beaucoup bombardée, moins de la moitié de la ville a été détruite. Contrairement à certaines villes où il ne reste rien du tout, aucunes maisons, aucuns magasins, pas même une rue. Notre ville a eu énormément de chance, j'en suis très heureux !

En revanche, l'usine où je travaillai a été entièrement détruite. J'ai peur pour mon ami d'usine, Jean. J'espère qu'il n'a pas été tué.

Notre maison est restée intacte. C'est la seule habitation du quartier qui n'a pas été touchée. J'en suis ravi. Ma mère aussi est contente. Elle va pouvoir y vivre à nouveau, tranquillement, avec mon frère. Je suis content, Gustave va beaucoup mieux avec le temps.

La maison de notre voisin, Pierre Dupuis, elle, est à moitié détruite. J'espère que lui aussi va bien. Je me souviens, on cherchait tout le temps à le faire crier...

Le 30 octobre 1918,

Aujourd'hui, mes camarades et moi avons décidé de renoncer à la tristesse, nous sommes heureux. Nous chantons de bon cœur en disant tout ce qui nous passe par la caboche. C'est fou ce qu'on chante mal, mais au moins ça nous évite de trop penser. À ces camarades que nous avons perdus durant cette guerre interminable. Il faut bien l'avouer, on a tous peur d'y laisser notre vie. On vient d'échapper à la mort, le prochain assaut sera peut-être notre dernier. Alors, on chante.

On a bricolé une guitare. Elle n'est pas très belle mais ça fait l'affaire. L'un de mes camarades de tranchées, lui, a un harmonica. Il y joue de temps en temps, alors, il a décidé d'accompagner la guitare.

Il n'y a rien de mieux que de se vider la tête, de rigoler et de chanter... Après ça, nous sommes partis en fou-rires en se racontant des blagues.

J'en tiens une bonne : « Quelle différence y a t il entre un poilu et une femme ? C'est que le poilu a les poux sur le dos et, la femme, l'époux sur le front. »

Elles étaient vraiment mauvaises, mais c'est ce qui les rendait plus drôles.

Le 9 Novembre 1918,

J'étais avec mes camarades, assis en tailleur sur des planches de bois, adossé au mur de terre de notre tranchée, les pieds dans la boue. On se reposait. On était revenu d'une bataille. Elle avait fait beaucoup de blessés, et énormément de morts. Tellement qu'on ne pouvait plus les compter.

On avait perdu la bataille. On n'avait pas réussi à gagner du terrain. Mes camarades étaient fatigués et tristes. De mon côté, je préférais garder le moral et continuer mes blagues.

J'en ai raconté pour remonter le moral à mes compagnons : « Petite annonce : Grand cagna à louer. Situation unique : 100 mètres de Boches. Eau à tous les étages. Gaz fourni par les voisins d'en-face. » Ils n'ont pas vraiment apprécié, et ils ne m'ont plus adressé la parole de toute la soirée.

La fin de la guerre...
Novembre-Décembre 1918

12 novembre 1918,
dans le train qui me ramène chez moi

Toute ma vie, je penserai à notre chef de bataillon qui a fait tuer inutilement 6 poilus en sachant que l'armistice avait été signé ce 11 novembre. Nous en avons été informés par notre officier à 13h15. L'idée de la fin de la guerre me rendit fou de joie. En plus, on avait gagné ! Pour fêter ça, nous avons décidé de se taper un bœuf ! Il y avait 3 musiciens parmi nous. On a fabriqué une guitare avec du bois et de fil de pêche. On a commencé à chanter la musique qui nous donnait du courage chaque jour : « Quand Madelon ». On dansait, on rigolait, on s'amusait. Pour une fois, je voyais le sourire sur le visage de tous mes camarades. Ce soir-là, toute la tranchée aurait dû faire la fête... Mais certains bigorneaux voulaient continuer de se battre. Ils disaient qu'ils n'en avaient pas fini avec les Allemands, qu'ils devaient tous les tuer.

C'était tellement bête ! Nous avons combattu quatre longues années, nous prions pour que cette guerre cesse et quand elle touche à sa fin, ils veulent continuer de combattre ? Pourquoi ne pas en arrêter là et cesser ainsi de souffrir ? Peut-être aimaient-ils juste tuer des gens...

Ça aurait dû en rester là, mais le chef voulait lui aussi se battre. Il a commencé à nous dire des choses pour nous motiver. Puis il a ordonné de continuer de bombarder les Allemands. À ce moment-là, je me suis senti mal. J'avais peur de mourir. J'avais réussi à survivre jusqu'à la fin de cette guerre atroce, et voilà qu'il fallait ignorer l'armistice, continuer à tuer et continuer de risquer nos vies. À 18h22, notre chef nous a lancé à l'assaut des lignes ennemies. Dans cette bataille, je n'ai tué personne. Fort heureusement, car sinon je m'en serais voulu. Malheureusement, j'ai été blessé au bras gauche...

*Le 12 novembre,
à la gare*

On est descendu du train. C'est enfin fini. Nous sommes en route dans les camions pour rejoindre notre caserne. Sur le quai de la gare, c'était la joie pour beaucoup d'entre nous. On est heureux de rentrer, mais certains soldats, tout comme notre chef de bataillon et certains de mes camarades de tranchée, auraient encore voulu rester combattre. Profiter que l'ennemi soit encore à notre portée. Je les ignore. Pour ma part, je préfère rentrer. Même si je rentre sans mes amis et sans mon frère... La guerre a duré trop longtemps. J'aurais pu mourir juste le dernier jour, mais j'ai survécu à la folie des hommes.

Quand je suis parti, je n'étais encore qu'un enfant, maintenant, je suis adulte... J'ai plus de responsabilités. Et, surtout, j'ai Paulette. On va enfin pouvoir se marier, après quatre ans d'attente...

Mon bras a été soigné, mais il ne servira plus à rien. Je n'arrive plus à le bouger.

Malgré tout, j'ai une vie à construire avec elle. J'aimerais aussi retrouver mon chez moi et ma famille. Je voudrais voir la réaction de mes beaux-parents car je suis revenu blessé, mais vivant.

Oui, enfin finie cette guerre de merde ! Sur la route du retour, j'ai vu des drapeaux, des soldats morts, des maisons qui brûlaient encore, des enfants qui couraient dans les bras de leur mère. Cela se passait dans des villages totalement rasés...

Décembre 1918,

Lille

Je reviens dans le quartier de mon enfance... Je ne sais ni où je suis, ni me repérer. Mais je reconnais cette façade, même détruite. Je pense bien que c'est l'ancien logis de mes parents. Oui, c'est bien ma maison. Il ne reste qu'une porte et la cuisine. Tout le reste a été rasé.

Je ne comprends plus rien, c'est fou. Ma mère m'avait affirmé que notre maison n'avait pas été détruite.

Je sens mes larmes couler le long de mes joues. Je vois tous les souvenirs de mon enfance enterrés sous ces débris... Je me rends compte du bonheur que j'ai vécu là avant ce massacre. Je me demande bien où on en serait si je n'avais pas été combattre... Mais je me doute bien que j'aurais tout de même été mobilisé vue la durée de cette guerre... Paul, Gérard et moi nous n'y aurions pas échappé...

Je me demande où sont ma mère et mon frère... Je ne reconnais presque rien dans cette ville à part le centre qui lui n'est pas totalement détruit. Je ne peux pas rester là. Je marche. Un souvenir me revient ! Je reconnais cet endroit ! C'est la rue de l'hôpital militaire. Je me vois petit en train d'y jouer aux billes, sur le trottoir, avec mon frère, Paul et Gérard. On y a passé du bon temps ! Les larmes reviennent en apercevant tous ces débris, ce que cet endroit est devenu. Une maison m'interpelle. À côté de certains logis, elle est intacte. C'est le numéro 8. Étrange, elle me dit quelque chose... Ah, mais j'y suis ! C'est la maison de Paul ! Il a de la chance, sa maison est la plus intacte de la ville, peut-être même de la France ! Ses souvenirs d'enfance ont pu être sauvés, contrairement à moi, c'est au moins ça...

Je retourne sur mes pas. Je retrouve ma mère et mon frère devant la maison.

Gustave ne dit rien.

Je regarde maman, elle a l'air surprise de me retrouver face à elle, alors qu'elle était au courant qu'on devait se retrouver ici.

« Excuse-moi pour mon retard...., me dit-elle avant de lâcher : Je ne voulais pas vraiment que tu saches l'état de notre maison quand tu étais... là-bas, sur le front... »

Elle fond en larmes, nous regarde moi et mon frère, Gustave, avec un sourire. Elle nous dit : « si votre père était là, il serait fier de vous mes bébés ».

Je me suis mis à pleurer car mon père était mort et on n'avait plus de maison. Ma mère m'a dit « Ne pleure pas, on retrouvera une autre maison. Pour l'instant, on ira chez ta tante Catherine. On y sera bien, tu verras... »

Épilogue...

*Le 1er janvier 1919,
sur le fauteuil du salon de ma tante*

Maintenant que je viens de rentrer, je pense retrouver Paulette sur Paris. Sa famille et elle ne sont pas encore rentrées à Lille. J'espère que même avec mon bras inutile, elle continuera de m'aimer et que l'on pourra se marier. Que ses parents m'apprécieront et qu'ils ne me prendront plus pour un lâche. Qu'ils diront que je suis l'homme idéal pour leur fille. Qu'ils n'essayeront plus de la marier à quelqu'un d'autre comme ils ont tenté de le faire pendant que j'étais sur le front. Cela même si j'ai également des problèmes psychologiques...

Aujourd'hui, c'est la nouvelle année. Hier soir, tout le monde était content de fêter ça avec leur famille. Les gens sont fiers d'avoir gagné. Ils pensent ne plus revivre de guerre.

Moi, j'étais avec ma mère. Tout le monde avait l'air de faire comme s'il ne s'était rien passé, que tout était normal, mais pour moi plus rien ne sera comme avant.

Mon frère d'ailleurs n'a pas voulu venir, préférant rester à la maison avec ma tante et Rex.

Malheureusement, au moment du feu d'artifice, les explosions m'ont fait penser aux obus et je me suis directement jeté à terre. Ma mère s'est demandé quoi et les gens autour m'ont pris pour un fou. Cette nuit, je n'ai pas réussi à dormir. J'entendais la musique dans la rue. Elle me faisait penser à celle que j'écoutais et que l'on jouait dans les tranchées pour passer le temps et s'amuser un peu.

Je croyais toujours qu'on allait m'appeler pour passer à l'attique.

Je n'arrive même plus à dormir dans un lit. C'est trop inconfortable. Si bien que j'ai dormi à terre sur le plancher.

Cette fichue guerre s'est arrêtée. Plus de bombardement, plus d'offensives. Plus rien... mais je suis terrorisé à cause d'elle !

*Le 19 mai 1919,
Roubaix, chez ma tante*

J'ai 21 ans, plus de travail. L'usine n'est plus là. Le jour de l'armistice, j'ai été blessé. Un Boche m'a planté sa baïonnette dans le bras et m'en a arraché une partie. Par chance, je n'ai pas été amputé, mais je ne sens plus mon bras. Il est couvert de cicatrices.

*Quel imbécile, ce sergent qui nous a envoyés nous battre alors que l'armistice était signé !
Je n'ai plus de père. Je vois ma mère pleurer chaque jour.*

Tous les soirs avec maman on parle de père. On se raconte les bons souvenirs.

Mon frère, Gustave, nous écoute sans rien dire. Il ne parle plus du tout à cause de cette foutue guerre. Cet éclat d'obus qui lui a enlevé la moitié du visage. Je ne le reconnais plus. Il essaye de parler quelques fois, mais il n'y arrive pas et se met à pleurer. Je le réconforte souvent. Parfois, en lui racontant les blagues que je lui faisais étant adolescent ; alors, il sourit. Je continue à lui faire des farces, mais beaucoup moins car ça le fatigue.

Janvier 1933,

Cette année, j'ai décidé d'oublier. D'oublier la guerre. Je vais m'y faire à ces horreurs qui me hantent toujours... mais ce n'est pas évident. La guerre est terminée depuis longtemps. Les gens sont terrifiés quand ils nous voient, nous, les pauvres soldats défigurés, avec des parties du corps en moins ou qui ne fonctionnent plus. Et ça fait mal...

Je ne peux toujours pas supporter les feux d'artifices.

Depuis la fin de la guerre, il y a eu la mise en place d'associations pour aider les grands blessés. Des associations, il y en a des tonnes, comme : les Amputés de Guerre, les Aveugles de Guerre, les Mutilés des yeux, les Plus Grands Invalides, Les Gueules cassées, Les Ailes brisées...

En 1931, les associations « Gueules Cassées », associés avec « Les Ailes Brisées » et d'autres associations de victimes de guerre ont lancé une souscription nationale en plus d'une tombola qui est appelée « La Dette ». Le premier billet a été remis à M. Gaston Doumergue, notre Président de la République.

Ces associations nous aident beaucoup. Leur aide nous change complètement la vie, car notre pension d'invalidité n'est pas suffisante. Parfois, elles nous donnent de petits boulots. Moi, j'espère en retrouver un jour, malgré mon bras inerte.

Le 6 juin 1935,

Je m'en rappelle comme si c'était hier. Paul, Jean, Gérard, leur joie de vivre, leur soutien et leur courage. C'était les seuls qui rigolaient quand je faisais des âneries du genre changer leur bonnet par des chaussettes. Qu'est-ce qu'on rigolait bien !

Mon ami Gérard est mort au combat. Sa famille ne s'en est jamais remise. Je me sens toujours aussi coupable. Je n'aurais jamais dû le forcer à aller combattre...

Paul a été gravement blessé à la jambe et à l'omoplate. Il boite et ne peut plus se servir de son bras sans souffrir d'horribles douleurs dans le haut de son dos. La guerre nous a encore plus soudés, lui et moi. Quand il était dans son pieu d'hôpital, avant de pioncer, je lui ai dit : « Je veux que tu saches que je regrette de t'avoir fait vivre cet enfer. Ce n'était pas de notre âge ». Il s'en souvient encore et me répète souvent ce qu'il m'avait déjà dit à l'époque : « Cesse de culpabiliser. J'ai choisi de te suivre. Dans tous les cas, toi, Gérard et moi, on aurait fini par être appelé ou par avoir l'âge de vouloir y aller à cette fichue guerre ! »

On se revoit toujours quand je reviens sur Lille. Alors, on parle de la guerre, de nos idioties de gosses, de nos disputes pour un bidule emprunté...

Juste après la fin de la guerre, le 7 mai de l'année suivante, Jean est parti vivre à Paris pour rejoindre sa fiancée Juliette qui, suite à la guerre, avait décidé d'habiter dans la capitale. Je ne sais plus rien de lui. Je lui ai envoyé de nombreuses lettres, mais il ne me répond pas comme si j'étais devenu un inconnu. Comme si on ne s'était jamais croisé.

Malgré tout ça, même si les souvenirs refont parfois surface, je suis heureux. Je le suis car mon frère et moi sommes de nouveau très proches et que j'ai réalisé mon rêve de me marier avec Paulette et de fonder une famille avec elle. Je produis des betteraves. Même avec un bras en moins, je travaille dans les champs. Gustave me donne un coup de mains.

La guerre a détruit notre pays, mais il s'est reconstruit L'espoir nous fait dire qu'il n'y aura plus jamais de guerres. Je veux voir mes enfants vivre dans un pays en paix. Que toute cette boucherie soit vraiment finie.